

## Séduire un père<sup>1</sup>

Mon propos va s'appuyer sur la mise en scène — littéralement — de la répétition d'une scène de séduction d'un père par son fils alors adolescent qui a fait événement dans une cure. À la lumière des conséquences dommageables qu'a eu cette circonstance, il n'est pas infondé de faire l'hypothèse que quelque chose a cédé dans le nouage déjà fragile du sujet, disons qu'une *suppléance* s'est rompue à cette occasion. Tout le monde n'est pas Joyce pour qui l'écriture a permis que tienne assez longtemps l'imaginaire « qui foutait le camp » ; que son ego donc a fait tenir l'imaginaire à un assemblage du réel et du symbolique au point de figurer un semblant de nœud borroméen tel que le montre Lacan dans la dernière leçon du séminaire *Le sinthome*<sup>2</sup>. Joyce serait en ce sens un cas d'exception. Les « tout un chacun », pour qui la fonction signifiante paternelle fait défaut ou simplement n'est pas suffisamment assurée, ne peuvent pas tous se prévaloir d'une réparation qui soit consistante et durable.

Suite à cet « événement » sont venues de nombreuses questions relatives à ce mécanisme de la suppléance qui a été, le plus souvent, associé à la seule psychose. Lacan a fait valoir dans son séminaire plusieurs modalités de la suppléance selon qu'il s'agisse de la phobie, de la névrose obsessionnelle ou de la psychose. Elles ne sont pas équivalentes mais convergent toutes vers le même point, à savoir la difficulté qu'a le sujet à régler son rapport à l'Autre.

Il paraît difficile de donner une définition unique de la suppléance tant Lacan a élargi le spectre de cette notion tout au long de son enseignement ; il a tout de même gardé une ligne constante. L'introduction du nœud borroméen modifiera substantiellement cette notion. Dans une première approximation on peut dire qu'une suppléance c'est ce que le sujet se fabrique pour compenser un manque, un défaut, une défaillance du symbolique. C'est ce qui s'est produit à l'occasion de la répétition de cette scène de séduction, répétition qui a plongé le sujet dans un état d'angoisse paroxystique, sans doute la même que celle de la scène originelle. Les conséquences de cette crise ont été dramatiques. Suite à ce désastre subjectif, il a songé abandonner son activité professionnelle qu'il a toujours tenue pour le désir le plus assuré et dans laquelle il cherche en vain une reconnaissance. Sans se rendre compte que ce n'est pas tant lui qui tient à ce désir que c'est ce désir là qui le tient, au sens du nœud. Ce désir est un désir de reconnaissance qu'il n'a pu obtenir ni de l'amour des femmes, ni de son père

---

<sup>1</sup> Texte largement revu et réarticulé après la réunion clinique du 14 mai 2011 d'Aix-en-Provence.

<sup>2</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, leçon du 11 mai 1976, pp. 143-155.

auquel il n'a d'ailleurs pas lui-même reconnu de fonction symbolique. Ce désir est, en même temps, le nom du ratage du nœud. Le sujet s'est donc retrouvé dans une détresse totale. « Détresse » étant à prendre ici à la lettre, au sens où la tresse se défait, où il n'y a plus de nœud, ni borroméen ni d'une quelque autre nature, c'est littéralement la dé-tresse.

De cet événement en a émergé une série de questions relatives à la manière dont le réel, l'imaginaire et le symbolique tiennent ensemble pour un sujet ; dès lors la question de la suppléance s'est imposée. Par exemple, une fois constituée, une suppléance est-elle définitive ou bien peut-elle être provisoire ? Et si elle lâche peut-on encore parler de suppléance ? En d'autres termes comment un sujet peut-il se constituer une suppléance temporaire qui à un moment peut lâcher et qu'une autre vient alors remplacer ? Et surtout si le mécanisme de la suppléance en tant que réparation d'un ratage du nœud borroméen ne fonctionne que dans la psychose. Qu'il faille différencier des réparations spécifiques à chaque sujet est évident, mais sont-elles aussi spécifiques à la manière dont le nœud borroméen a raté et là où la réparation a été faite ? C'est, pour une grande partie, l'objet de la leçon du 17 février 1976 du *Sinthome*<sup>3</sup> dans laquelle Lacan montre qu'il n'est pas équivalent de réparer un nœud là où la faute s'est produite que de le réparer en un autre point. Les nœuds réparés obtenus pouvant être de nature tout à fait différente. Le mécanisme de la suppléance est central dans la psychose dans laquelle le sujet doit suppléer au manque du signifiant du Nom-du-père, manque qui crée, comme le dit Lacan, « une réaction en chaîne, une débandade<sup>4</sup> » dans le système signifiant. Mais ici on veut soutenir l'hypothèse que la suppléance est un mécanisme qui concerne le sujet, il s'agit alors de voir comment ce mécanisme peut être appréhendé pour chaque un et par conséquent comment il peut être appréhendé dans la cure. Le terme de « débandade » utilisé par Lacan vient à point nommé pour nous éclairer ici sur ce qui a été désigné par « événement » dans la cure de cet analysant. Ce qui a fait suppléance pendant si longtemps, son travail, son métier de comédien qui l'a tenu, vaille que vaille, malgré de nombreux échecs, vient à lui faire défaut dans cette « répétition » ... et c'est la débandade.

Contrairement à une idée reçue, Lacan ne limite pas le mécanisme de la suppléance à la psychose et ce bien avant l'introduction du nœud borroméen mais c'est sûrement à partir de la psychose qu'il en fait un mécanisme structural du sujet. Il y fait référence dès le séminaire *La relation d'objet* à propos du petit Hans. Il souligne que pour celui-ci il s'agit de trouver « une suppléance à ce père

---

<sup>3</sup> *Ibidem*, pp. 91-102.

<sup>4</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, leçon du 8 janvier 1958 : « C'est cela, le Nom-du-Père, et comme vous le voyez, c'est, à l'intérieur de l'Autre, un signifiant essentiel, autour de quoi j'ai essayé de vous centrer ce qui se passe dans la psychose. À savoir que le sujet doit suppléer au manque de ce signifiant qu'est le Nom-du-Père. Tout ce que j'ai appelé la réaction en chaîne, ou la débandade, qui se produit dans la psychose, s'ordonne là autour. », p. 147.

qui s'obstine à ne pas le castrer<sup>5</sup> ». C'est là qu'il situe le fondement de l'angoisse pour ce petit garçon de cinq ans. Un père qui est pourtant présent, qui est tout ce qu'il y a de bien, gentil, qui est même analysant du Professeur, mais déficient sur le plan symbolique. Il lui faut à ce petit garçon des objets, ce « cheval à tout faire », pour « suppléer à ce signifiant du père symbolique<sup>6</sup> », « pour suppléer à tout ce qui lui manque lors de ce moment de franchissement [...], cette étape de l'assomption du symbolique comme complexe d'Œdipe [...]. Il y supplée donc par ce cheval qui est à la fois le père, le phallus, la petite sœur<sup>7</sup> ». C'est ce que Lacan nomme une « solution atypique à son Œdipe ». Lacan signifie que cette suppléance lui a été nécessaire pour effectuer un certain franchissement dans le temps œdipien et que dans le temps suivant, celle-ci ne lui a plus été nécessaire.

Il n'est pas possible de déplier ici les différentes occurrences de ce que Lacan dit de la suppléance qui est, semble-t-il, un concept spécifiquement lacanien, en tout cas nulle trace n'en a été trouvée chez Freud. On peut toutefois signaler que les formules incantatoires de l'obsessionnel sont aussi, pour Lacan, des suppléances qui répondent « au rapport primitif de [l'obsessionnel] à son propre désir fondé sur la dénégaration du désir de l'Autre<sup>8</sup> ».

Lacan fait de la suppléance un mécanisme suffisamment fondamental de la psychose pour l'adjoindre, après coup, dans le séminaire qu'il lui a consacré comme le laisse penser cette remarque de la première leçon du séminaire *Les formations de l'inconscient* : « Le séminaire sur la psychose, dit-il, vous a permis de comprendre, sinon le dernier ressort, du moins le mécanisme essentiel de la réduction de l'Autre, du grand Autre, de l'Autre comme siège de la parole, à l'autre imaginaire. C'est une suppléance du symbolique par l'imaginaire<sup>9</sup>. » C'est une défaillance du symbolique qui est là suppléée par de l'imaginaire. Dans *Le désir et son interprétation* Lacan introduit aussi une suppléance du symbolique par de l'imaginaire, mais cette dernière est d'un tout autre ordre.

Dans ce séminaire Lacan montre comment le sujet ne trouvant pas au niveau du système symbolique du grand Autre un signifiant venant garantir, venant authentifier sa parole, donc venant authentifier ce qu'il est comme sujet, il lui est nécessaire de « faire venir d'ailleurs, de faire venir du registre imaginaire » un objet, l'objet petit a « qui surgit à la place où se porte, où se pose l'interrogation du  $\$$  ?, sur ce qu'il est vraiment, sur ce qu'il veut vraiment et qui, dit Lacan, *entre en jeu dans un complexe que nous appelons le fantasme*<sup>10</sup>. » C'est ainsi qu'au fantasme est dévolue une fonction de suppléance. Pour éclairer cette fonction de suppléance du fantasme il suffit de se souvenir de cette très

---

<sup>5</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, leçon du 5 juin 1957, p. 365.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 228.

<sup>7</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre V, *op. cit.*, p. 189.

<sup>8</sup> *Ibidem*, Leçon du 25 juin 1958.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>10</sup> J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 29 mai 1959.

jolie définition du psychanalysant que Lacan propose dans la conférence qu'il a donnée à Milan en décembre 1967 : « Le psychanalysant, dit-il, est celui qui parvient [...] à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique, celle du sujet divisé<sup>11</sup>. » Lorsque Lacan reprendra cette question dans les derniers séminaires c'est en référence au quatrième rond du nœud. Faire du fantasme le « moteur de la réalité psychique », c'est en faire, à travers la réalité psychique, le quatrième rond freudien que Lacan introduit dans le séminaire *R.S.I.* Dans ce séminaire est désignée comme suppléance ce qui vient faire le nœud voire le réparer, que le nouage obtenu soit borroméen ou pas<sup>12</sup>.

Les dernières lignes de la séance du 11 février 1975 du séminaire *R.S.I.* viennent confirmer la nécessité d'une suppléance qui ne concerne pas uniquement la psychose :

Je poserai cette année la question de savoir si le nouement de l'imaginaire, du symbolique et du réel, il faille, cette fonction supplémentaire, en somme un tore de plus, celui dont la consistance serait à référer à la fonction dite du Père .... C'est bien parce que les choses m'intéressaient depuis longtemps, quoique je n'avais pas encore à cette époque trouvé cette façon de les figurer, que j'ai commencé les Noms-du-Père. Il y a plusieurs façons, comme c'est patent dans son texte [il s'agit de Freud] de faire tenir la conjonction du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel que par les Noms-du-Père. Est-ce indispensable ? Ce n'est pas parce que ça serait indispensable et que je dis là contre, que ça pourrait être controuvé que ça l'est, en fait, toujours<sup>13</sup>.

Il est certain que quand j'ai commencé à faire le séminaire des Noms-du-Père, et que j'ai, comme certains le savent, au moins ceux qui étaient là, que j'y ai mis un terme, j'avais sûrement - c'est pas pour rien que j'avais appelé ça les Noms-du-Père et pas le Nom-du-Père, j'avais un certain nombre d'idées de la suppléance que prend le domaine, le discours analytique du fait de cette avancée par Freud des Noms-du-Père, ce n'est parce que cette suppléance n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu, notre Imaginaire, notre Symbolique et notre Réel sont peut-être pour chacun de nous encore dans un état de suffisante dissociation pour que seul le Nom-du-Père fasse nœud borroméen et tenir tout ça ensemble, fasse nœud du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel<sup>14</sup>.

Ce passage appelle plusieurs remarques et résume parfaitement la question ici développée :

1. Le nouage de R, de S et de I nécessite-t-il un 4<sup>ème</sup> rond extérieur aux trois et ce, indépendamment de la structure ? Dans la première leçon du séminaire *Le sinthome*, Lacan rappelle qu'il voulait l'appeler « du quatre, cinq,

---

<sup>11</sup> J. Lacan, Conférence donnée à l'Institut Français de Milan, le 18 décembre 1967, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité » in *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968, pp. 51-59.

<sup>12</sup> Un développement serait nécessaire pour montrer comment Lacan obtient le nœud du fantasme à deux ronds « équivalents » comme réduction du nœud borroméen à trois consistances à la fin du séminaire *Encore* ou comme réparation d'un nœud trèfle dans le séminaire *Le sinthome*.

<sup>13</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>14</sup> J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 11 février 1975.

six ». « Je me suis contenté du quatre et je m'en réjouis, car le quatre, cinq, six, j'y aurais sûrement succombé, dit-il. Ça ne veut pas dire que le quatre dont il s'agit soit pour autant moins lourd<sup>15</sup>. » Et de fait ce quatrième peut être le Nom-du-Père, l'Œdipe ou le symptôme comme il le développe tout au long du séminaire *R.S.I.* ou l'ego comme il le montre dans *Le sinthome*. Les nœuds obtenus pouvant être parfois équivalents du point de vue topologique sans pour autant recouvrir la même réalité clinique.

2. Seconde remarque : qu'est-ce que Lacan dit lorsqu'il insiste sur le fait que « *ce n'est pas parce que cette suppléance n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu* » ? Sans être absolument nécessaire, elle n'est pour autant pas contingente. La suppléance peut être nécessaire au sujet, ce qui serait le cas de la psychose, elle peut aussi ne pas l'être si le nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire tient « de lui-même », c'est à dire à trois.

3. Il y a plusieurs façons de faire tenir R, S, et I avec un quatrième rond. Soit en réparation d'un lapsus, d'une erreur, d'un ratage du nœud, comme c'est par exemple le cas de Joyce, soit par un quatrième comme doublure, faufilage de l'une des trois consistances que Lacan désigne, dans la dernière séance de *R.S.I.*, comme une nomination<sup>16</sup>. Inhibition, symptôme et angoisse seraient alors à ranger aux accessoires de ces suppléances et donc à prendre comme tels.

Le propos de Lacan contient une part d'universel — « pour chacun de nous » — quant au caractère nécessaire du Nom-du-Père qui conduit à nous interroger sur la fin de la cure. Celle-ci consisterait-elle à « savoir y faire » avec le symptôme ou avec le Nom-du-Père donc avec ce nœud à quatre du fait de cette « suffisante dissociation » des trois consistances réel, symbolique et imaginaire ? Ou bien, à la fin de la cure le sujet pourrait-il se passer de ce quatrième rond et ne fonctionner qu'avec trois. Il « suffirait » pour cela que « le réel en deux points surmonte le symbolique<sup>17</sup> » ? On se confronterait alors à la question du repérage clinique de ces deux points.

Lacan ne tranche pas cette alternative ni dans ce séminaire *R.S.I.* ni dans le suivant, mais dans *L'insu que sait ...* et dans *Le moment de conclure* il semble privilégier une approche de la fin de la cure qui vise à rétablir le nœud dans sa forme originale, c'est à dire un nœud borroméen à trois ronds.

---

<sup>15</sup> J. Lacan, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>16</sup> Nomination imaginaire, c'est l'inhibition ; nomination réelle, c'est l'angoisse ; nomination symbolique, c'est le symptôme.

<sup>17</sup> J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 14 janvier 1975.